

KLAUS THEWELEIT

**LE RIRE DES
BOURREAUX**

ESSAI SUR LE PLAISIR DE TUER

SEUIL

Le Rire des bourreaux

Du même auteur

Fantasmâlgories
traduit par Christophe Lucchese
L'Arche, 2016

KLAUS THEWELEIT

Le Rire des bourreaux

Essai sur le plaisir de tuer

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR CHRISTOPHE LUCCHESI

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Residenz Verlag en 2015,
sous le titre : *Das Lachen der Täter: Breivik u.a.*
Psychogramm der Tötungslust

© 2015 Residenz Verlag GmbH

ISBN 978-2-02-135273-3

© Éditions du Seuil, mars 2019, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

The Killer Smiles

Au cinéma

Un type en noir, flanqué d'un colt, se tient sur une estrade en bois. En contrebas, un fermier qui « est sur son chemin », désarmé. L'homme au colt sait qu'il va descendre le gars d'en bas d'un moment à l'autre. Sa bouche s'étire en un rictus, son doigt appuie sur la gâchette : Jack Palance dans *Shane*, un western de George Stevens¹, 1953. « Shane » (= Alan Ladd), *the good guy*, finira par venger ce crime odieux.

Puis ce fut au western de mourir, d'expirer dans et par un rire. Il aura suffi à Sergio Leone, le *mauvais garçon* de Cinecittà, d'apposer un sourire sur le visage de Henry Fonda, le *All American Hero*, pour envoyer le western au cimetière. Ce sourire, Fonda l'arbore avant de descendre un « gamin », d'une dizaine d'années, le dernier membre de la famille McBain qui « était sur le chemin » de fer d'une société ferroviaire et de son irrésistible poussée vers le Pacifique.

Le gamin n'est pas armé. Il se tient à trois mètres tout au plus du tueur. Fonda pointe le canon interminable de son colt, ses

1. G. S., qui sera au faite de sa gloire en 1956 avec *Géant* et James Dean.

yeux brillent du plus brillant des bleus. Il sourit, et appuie sur la gâchette: *C'era una volta il West = Once Upon a time in the West*; fr. *Il était une fois dans l'Ouest*, 1968.

Fonda, le tueur d'enfants au sourire, s'était amusé, alors jeune homme (c'est ce que dévoile le dernier grand flash-back du film), lors d'une séance de lynchage, à faire tenir en équilibre sa victime, une corde au cou, sur les épaules d'un jeune joueur d'harmonica: l'homme pendu à la corde resterait en vie tant que le garçon à l'harmonica tiendrait bon. Le jeu prend fin quand le joueur d'harmonica, à bout de forces, s'écroule, et avec lui celui qu'il tient sur ses épaules (entrée fracassante d'Ennio Morricone qui tue de concert la musique de film).

Mister Fonda, l'instigateur de ce petit jeu, loin de s'écrouler, éclate de son plus beau rire. Le tout au ralenti en plans ultra-serrés: les deux autres procédés par lesquels Sergio Leone poussa « le western » – *la* grande épopée américaine en plan moyen qui vivait à un rythme passablement soutenu – dans la fosse qu'il lui avait creusée.

« Il était une fois la conquête de l'Ouest » – non, ce n'est *pas* exactement comme ça qu'il fallait que ça se passe, en ces temps héroïco-mythiques où le *good guy* avait pour tâche d'empêcher ce genre d'énergumène meurtrier de sévir plus d'une heure trente. Outre Cooper, Douglas, Wayne ou Peck, Henry Fonda avait justement incarné le garant suprême du dénouement ordonnateur du monde: le *meilleur homme* tenant le *bon* colt.

Or Leone « le pervers » flanque précisément le colt du tueur dans la pogne de cette incarnation du gentil – et Fonda ne se contente pas de rester là sans rien faire. Avec son rire glacial, il se fait le complice complaisant de l'enterrement d'une ère cinématographique. En

un mot: le « bon » peut tout aussi bien être un salaud, et même cent cinquante minutes durant.

The Killer Smiles. Des plaisirs, il en a d'autres, mais pas de plus exquis.

Sergio Leone, alors sombre réalisateur italien de série B, donne ainsi forme à une vision théorique en or massif: celle du sourire, ou du rire, comme marque emblématique du tueur¹.

Dans *Shane*, le film de George Stevens – un western que d'aucuns jugent culte –, Alan Ladd, dans le rôle du *good guy*, peut encore démontrer comment, arme au poing, on délivre du « méchant » un patelin occupé par des familles débordant de ressources et de bonne volonté (= une société, un pays, un État), pour ensuite, sans demander merci en retour (ni même s'arroger le moindre pouvoir), disparaître sur la ligne d'horizon qu'embrasse l'objectif de la caméra.

Aujourd'hui, *Shane* a beaucoup perdu, si ce n'est tout, de son tendre charme vintage depuis que je sais (Stephen Kinzer le révèle dans son livre *The Brothers*) que c'était le film préféré des frères John Foster et Allen Dulles qui, alors secrétaire d'État des USA pour l'un et directeur de la CIA pour l'autre, avaient pour habitude de le passer aux chefs d'État en visite à Washington, le soir, après les négociations, histoire de décompresser –

– catapultant ainsi *Shane* dans le rôle d'agent central en pleine *guerre froide*: Alan Ladd, le gentil, montre aux invités du monde entier comment éliminer le « méchant » (du monde entier) avec

1. Une vision qui est loin d'aller de soi. Elle échappe à ces nombreux théoriciens contemporains de la violence répondant au nom de « socio-psychologues ».

la *bonne arme*¹. Les « États voyous » sont, au premier temps fort de la guerre froide, les pays (du monde entier) qui louchent vers le « communisme » ou penchent alors du côté des régimes démocratiques cherchant à *s'émanciper* des États-Unis. En ce temps-là, les jeunes démocraties guatémaltèque, indonésienne et congolaise tombent sous le coup des frères Dulles – avec l'entière bénédiction du président Eisenhower qui passait (soi-disant) son temps à « jouer au golf » – ; Jacobo Arbenz, le premier président guatémaltèque élu démocratiquement (il refuse de faire ce que lui dicte la United Fruit Company) est renversé mais parvient à s'enfuir ; Sukarno aussi se fait renverser (et a la vie sauve, contrairement à un bon million de ses partisans que son successeur fait assassiner). Le même sort est réservé, au Congo, à Patrice Lumumba qui ne s'en tire pas en un seul morceau. Tous sont renversés au cours d'opérations militaires américaines secrètes coordonnées par les frères Dulles. Tous ces chefs d'État furent la cible d'un assassinat commandité par le chef de la CIA, *Allen Dulles* (quel heureux hasard : *Alan Ladd*!). Il n'y a pas jusqu'à Fidel Castro et Hô Chi Minh qui ne furent visés, à ceci près que les tueurs manquèrent leur cible².

Et tous leurs ambassadeurs ou eux-mêmes devaient regarder *Shane* lors de projections spéciales au *Capitol* et poser bras dessus bras dessous (pour les journaux) avec les joyeux frères Dulles. *The Killers Smile*³.

« Souriez pour la photo ! » – bras dessus bras dessous avec leurs

1. Stephen Kinzer, *The Brothers. John Foster Dulles, Allen Dulles, and Their Secret World War*, New York, Times Books, 2013, p. 137 *sq.*

2. Castro déploya tout spécialement une armée d'anges gardiens ; Hô Chi Minh fut protégé par son entourage ; il était immunisé contre les tueurs infiltrés.

3. Il fallut attendre John F. Kennedy pour en finir avec les frères Dulles ; quant à leur politique, c'est une autre histoire.

assassins: forme policée sur la scène diplomatique du massacre politique.

« Peuple inférieur » procède plus crûment. L'éventail passe par toute une série de formes intermédiaires allant du simple ricanement aux hurlements de rire. *Le tueur r(ug)it.*

Rire 1

Utøya, Norvège 2011

Anders Behring Breivik (trente-deux ans), originaire d'Oslo, s'en donne à cœur joie le 22 juillet 2011 sur la petite île norvégienne d'Utøya. Là où l'AUF – la ligue des jeunes « travailistes » norvégiens – organise chaque année son camp d'été, il abat soixante-neuf personnes en une heure ; de jeunes sociaux-démocrates pour la plupart. Aux policiers – à qui il se rend à 18 h 24 –, il se présente comme le « commandant du mouvement norvégien de résistance anticommuniste ».

Emma Martinovic, dix-huit ans, une survivante qui a échappé au massacre en se jetant à l'eau, raconte que les éclats de rire du tueur l'ont suivie tandis qu'elle s'éloignait frénétiquement de l'île à la nage.

« Dans notre dos, nous pouvions encore entendre la fusillade, les cris et le rire de ce Salaud qui tirait, et ce qu'il nous hurlait : "Vous ne vous en tirerez pas"¹ »,

1. En anglais dans le texte.

rapporte le journaliste du *Guardian*¹, lequel fut le premier à interroger Emma Martinovic qui venait d'échapper à la mort. Le procès de Breivik fait état de plusieurs témoignages similaires.

« De la petite saillie rocheuse derrière laquelle elle s'était accroupie, Tonje Brenna pouvait entendre le tireur jubiler dès qu'il touchait quelqu'un : "Youhou!" criait-il, tel un fan de foot quand son équipe marque un but.

"C'est la fin, Viljar", a dit une fille qui avait dévalé la pente en courant.

"Tu ne vas pas mourir", lui a répondu Viljar.

Les détonations se sont alors rapprochées. Peu après cinq heures et demi, le tueur était parvenu à abattre vingt et une personnes en tout juste trois quarts d'heure passés sur l'île. Il en a abattu dix autres sur le "chemin de l'amour"². »

Breivik s'était approprié une part de l'effet Fonda pour rejoindre l'île – en ferry-boat – sans encombre. Il s'était fait passer pour le *gentil*; dans un uniforme de policier qui inspire confiance. « Je n'ai pas douté une seconde que c'était un policier », avoue Simen Braenden Mortensen, de service sur le ferry :

« Il s'est montré cordial, il a dit qu'il s'appelait Anders et venait d'Oslo. Il devait contrôler la sécurité sur l'île. [...] Je n'ai même pas relevé la plaque d'immatriculation de son véhicule³. »

1. *The Guardian*, 27 juillet 2011 ; traduit du norvégien par Andrew Boyle.

2. Erika Fatland, *Die Tage danach. Erzählung aus Utøya* [Les jours d'après. Récit d'Utøya], Munich, 2013 (Året uten sommer [L'Année sans été], Oslo, 2012), p. 207 de l'édition allemande, à laquelle nous nous référons aussi faute de traduction française (N.d.T.).

3. *Der Spiegel*, n° 31, 2011, p. 82.

Le faux policier se sert de son masque :

« Ils entendirent la voix amicale d'un homme : "C'est la police. Il y a quelqu'un ? Je suis uniquement là pour vous aider." Puis Khalid entendit une fille répondre : "Vous êtes vraiment de la police ?" [...] »

C'est alors que Khalid a découvert le grand pistolet dans la main de Breivik. Il l'a vu lever le bras et tirer sur la fille dans le torse. "Comme ça", dit Khalid. La fille s'est alors effondrée dans l'herbe. Et tandis qu'elle gisait là, il s'est dirigé vers elle et lui a tiré une balle dans la tête. Puis il a levé la tête dans notre direction en souriant. Comme pour nous dire : à vous maintenant ¹. »

Le tueur sourit, rit et rugit. Tirer à un demi-mètre de distance dans la tête de filles sociales-démocrates de quatorze ans – lesquelles sont si promptes à le prendre pour leur ami et un bon Samaritain –, procure un immense plaisir et constitue une grande victoire pour Anders Behring Breivik, le *Chevalier du Temple*, dans la lutte contre le « marxisme culturel » norvégien dont il a levé l'étendard, ou plutôt son manifeste Internet.

Le tueur triomphe. Plus tard, au cours du procès, il se gargarise de la perplexité de ses diagnosticiens, tout comme il s'était gargarisé de la détresse de ses victimes :

« Il a jubilé chaque fois que quelqu'un est tombé sous ses balles, a déclaré il y a deux jours Tonje Brenna, vingt-quatre ans, témoin et survivante. Le procès contre Anders Breivik connaît une nouvelle phase, car les survivants doivent désormais donner leur version des faits en sa présence. »

1. *Ibid.*, p. 83.

Rapporte le journaliste Paul Hockenos à l'extérieur de la salle d'audience ; il poursuit :

« Et la joie qu'il a prise à tuer n'est-elle pas une preuve supplémentaire de la folie de celui qui s'est autoproclamé Chevalier du Temple ?¹ »

Réponse : « c'est bien possible » – question *rhétorique* avec réponse donnée d'avance : « folie de celui qui s'est autoproclamé Chevalier du Temple » – mais réponse à quoi ?

Indonésie 2013

« TUEURS COSTUMÉS. CHASSE À L'HOMME. Dans le milieu des années 1960, militaires et populace ont tué des centaines de milliers de partisans du Parti communiste. Dans le film *The Act of Killing*, les tueurs de masse jouent leur propre rôle... et celui de leurs victimes². »

« Imaginez un peu : une bande d'anciens sbires SS se met en scène devant la caméra et rejoue les crimes perpétrés sur des Juifs. Ils chantent et dansent, portent d'étranges costumes aux couleurs flashy et se targuent des atrocités qu'ils ont commises. Dans des villas de luxe, des maires en fonction et des huiles de la télé sont assis sur des canapés en compagnie de meurtriers et leur tapent sur l'épaule – la caméra est toujours en train de tourner. »

1. Paul Hockenos, « Les nouveaux croisés », *Die Tageszeitung (taz)*, 11 mai 2012.

2. Anett Keller, *taz*, 10 octobre 2012.

Impossible? Quoique – l’imagination n’a pas de limites. Sauf que c’est tout sauf fictif:

« *The Act of Killing* de Joshua Oppenheimer, récemment projeté à Toronto en public pour la première fois, n’a pas pour sujet l’Holocauste, mais la persécution des communistes en Indonésie dans le milieu des années 1960. Les critiques ne manquent toutefois pas de comparer *The Act of Killing* à *Shoah*, le film de Claude Lanzmann. Le film d’Oppenheimer, coproduit par Werner Herzog et Errol Morris, raconte lui aussi l’horreur sans montrer de mort. Et ce que Klaus Kreimeier a écrit en 1986 à propos de *Shoah* vaut tout aussi bien pour *The Act of Killing*: “même pas la peine de tendre des pièges à la langue de la barbarie, puisqu’elle n’a pas de secret. Pas besoin de l’appâter, il suffit de l’écouter”.

Oppenheimer a écouté sept années durant la langue de la barbarie. L’Américain de trente-huit ans ne fait pas seulement parler les meurtriers de masse devant la caméra, il donne aussi à voir « le spectacle qui consiste à donner la mort ». Rôles principaux: les meurtriers eux-mêmes. Ces derniers tournent un film sur des criminels qu’ils admirent. Oppenheimer les filme tout du long. Le personnage d’Anwar Congo et ses amis, lesquels se font appeler les Preman (= hommes libres), sont des malfrats de la grande ville au nord de Sumatra. En 1965, le Parti communiste (PKI), en pleine ascension, tapait sur le système d’Anwar et de ses gars. Eux sont membres de Pemuda Pancasila (PP), une organisation ultranationaliste et paramilitaire, et gagnent de l’argent – quand ils ne l’extorquent pas – comme poinçonneurs de billets dans un cinéma. Ils s’habillent comme leurs idoles hollywoodiennes. Or ce sont les bobines américaines qui attirent le public et rapportent le plus d’argent à Anwar & Co. Ces mêmes films que le PKI boycotte

comme sous-produits de l'impérialisme. Quand la plus grande chasse aux sorcières commence, Anwar et ses copains ne se font pas longtemps prier pour prêter main-forte. Le bureau du PP se trouve en face de "leur cinéma". »

Depuis, l'histoire n'est pas beaucoup « passée » en Indonésie. Même ce bureau existe encore.

« Dans une des premières scènes de *The Act of Killing*, on voit Anwar danser sur sa terrasse. L'homme mince en pantalon blanc et chemise verte et blanche à fleurs chante et se trémousse d'avant en arrière. Il vient juste d'expliquer comment à l'époque ils "se sont débarrassés" des communistes. Qu'au début il y avait tellement de sang sur la terrasse que ça puait trop. Que l'idée lui est venue d'étrangler ses victimes au fil de fer. Il avait vu ça dans des films de gangster américains. Que ce procédé réglait le problème du sang. Et qu'aujourd'hui il écarte les images dans sa tête avec un peu de musique, un peu d'alcool, un peu de marijuana. "Da, da, da – uh, uh, uh." »

Il rit et danse ; ah, la grande époque !

« Entre cinq cent mille et trois millions de personnes ont péri dans le bain de sang de 1965-1966. L'armée de Suharto a fait appel à des larbins du civil. Des milliers d'Anwar ont tué pour le compte de l'armée ou avec sa complicité. Et avec le soutien de Washington sous forme d'argent, de technologie et de listes de noms. »

De prétendus meurtres de militaires indonésiens avaient servi de catalyseur ; bidonnés :

« En 1965, les médias promilitaires avaient répandu la rumeur selon laquelle les soldats assassinés avaient été torturés par des communistes. Ces derniers les auraient émasculés et leur auraient crevé les yeux. Le rapport d'autopsie, qui ne livre à ce sujet aucune preuve, est resté sous clé [...] “Ériger le meurtre de masse en acte héroïque est la première pierre de l'impunité.”

Anwar et ses copains rejouent leurs meurtres en empruntant des poses hollywoodiennes et avec une joie tout sauf simulée. C'est si étrange que l'on se surprend parfois à rigoler. On comprend au même instant qu'ils devaient prendre autrefois autant de plaisir à tuer qu'ils en ont aujourd'hui à jouer. Avec l'absolue certitude d'être au-dessus de la loi. Les premiers doutes assaillent Anwar quand il se glisse dans le rôle de la victime. “Je sens comme ma dignité a été bafouée. Les personnes que j'ai torturées l'ont-elles aussi ressenties ?” »

Première caractéristique du corps des meurtriers hilares, leur incapacité à éprouver la moindre émotion pour qui que ce soit ou quoi que ce soit en dehors d'eux-mêmes. Leur corps et leur psyché sont entièrement absorbés dans l'acte. Mais il ne faut pas que *tout le monde* le voit ; surtout pas *les mauvaises personnes* :

« En dépit de la liberté de presse, l'Indonésie a toujours une instance de censure des films, et cette dernière n'a toujours pas donné son feu vert à *The Act of Killing*. Les protagonistes menacent déjà d'assigner Oppenheimer en justice. Les représentants de Pemuda Pancasila “demandent” publiquement de ne pas montrer le film. “Bien sûr que je souhaite voir le film, confie Erlina Gudadi, président de Kiprah Perempuan, une association des victimes de 1965. Mais, de l'autre côté, je crains les éventuelles violences s'il devait passer au cinéma.” Gudadi raconte comment des proches de personnes tuées ont récemment voulu ouvrir un charnier pour

donner une sépulture digne à la dépouille de leurs parents. “Deux jours après nous être manifestés auprès du chef de district, de nouvelles banderoles sur le lieu du charnier sont apparues pour alerter contre le ‘nouveau péril communiste’.” De peur, les proches ont abandonné leur projet.»

On finit bien par s’apercevoir que le passé n’est toujours pas passé quand on se met à gratter (même superficiellement) le vernis des dictatures disparues dont les protagonistes sont encore bien vivants. Contexte :

« Sukarno, le président indonésien d’alors, se rapprochait politiquement de plus en plus de Pékin – au grand dam de l’Occident et de la partie de l’armée indonésienne qui lui était alliée. Dans la nuit du 1^{er} octobre 1965, sept militaires de haut rang furent tués. Suharto, le vice-chef des armées les imputa au PKI, renversa Sukarno et lança une chasse aux sorcières sans précédent – avec l’appui de l’Occident.»

La dernière phrase est un peu naïve. « L’Occident », autrement dit les frères Dulles à Washington, l’un au ministère des affaires étrangères des États-Unis et l’autre à la CIA, avait commandité ces actions. Ça faisait déjà longtemps que Sukarno leur tapait sur le système¹. Anett Keller :

« Selon l’historien indonésien Hilmar Farid, “ces histoires ont déclenché une immense polémique qui a mis beaucoup de gens mal à l’aise”. »

1. Stephen Kinzer, *The Brothers*, New York, Times Books, 2013.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : LABALLERY À CLAMECY
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2019. N° 135270 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE